

Ce fut un beau jour pour les Parisiens. On s'embrassait, on se félicitait, on se serrait la main, comme si un enfant était né à tous, car cet enfant fixait les incertitudes de l'avenir. On n'entrevoit plus de guerres, parce qu'on espérait que la paternité calmerait chez Napoléon son amour des conquêtes, en reportant sur le roi de Rome toutes les ambitions de son âme.

Dans la soirée du 19 mars, les grands officiers civils et militaires de la maison impériale avaient été convoqués, ou, pour mieux dire, *consignés* au palais. Tous passèrent la nuit dans le grand salon qui précédait la chambre à coucher de l'impératrice, d'où parfois les plaintes qu'elle laissait échapper parvenaient jusqu'à eux. Dans cette circonstance importante, Napoléon ne quitta pas sa femme, et chercha par de gais propos à lui faire oublier ses souffrances, en tâchant de lui prouver que, selon son expression, "son état était la chose du monde la plus naturelle." Vers les cinq heures du matin, Dubois, voyant que les douleurs avaient cessé chez la malade, prévint Napoléon que ce calme pourrait être long.

— Tant pis ! répondit-il ; cette incertitude me tue. Je serais resté trente-six heures à cheval que je ne me trouverais pas plus harrassé. Je vais aller me mettre au bain ; cela me fera quelque bien, n'est-ce pas, docteur ?

Dubois ayant répondu par un signe de tête affirmatif, Napoléon se retira en marchant sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint de troubler le calme qui régnait dans l'appartement. Aussitôt un ordre du grand maréchal vint congédier tous ceux qui avaient été appelés la veille comme témoins, avec recommandation de ne pas s'éloigner ; c'est-à-dire qu'il leur fut permis d'essayer de dormir assis ou debout dans les salons du palais ; mais à peine y avait-il dix minutes que Napoléon était dans son bain que les douleurs reprirent plus incessantes et plus vives chez Marie-Louise. Dubois, inquiet de l'état de l'impératrice, monta chez l'empereur, et, dans une agitation extrême, lui dit :

— Sire, je suis le plus malheureux des hommes. Sur mille accouchements, peut-être ne s'en présente-t-il pas un aussi laborieux que celui qui se prépare.

A ces mots, l'empereur quitte le bain : il a hâte de retourner auprès de sa femme.

— Dubois, lui dit-il, un homme comme vous est impardonnable de perdre la tête dans un moment comme celui-ci. Il n'y a rien qui doive vous troubler. Faites comme pour la femme d'un de mes grenadiers. Que diantre ! la nature n'a pas deux lois ! Vous n'avez rien à craindre ; aucun reproche ne peut atteindre un praticien tel que vous.

Dubois ne lui dissimule pas qu'il va y avoir un grand danger à courir, soit pour la mère, soit pour l'enfant.

— Je vous le répète, répliqua vivement Napoléon, agissez comme si vous attendiez le fils d'un marchand de la rue Saint-toureront ; ne faites attention ni à moi ni à ceux qui vous entourent, ne vous démoralisez pas.

Napoléon parlait ainsi à l'accoucheur pour le rassurer, et cependant une vive inquiétude le préoccupait lui-même. Il entra chez sa femme, et jugea tout d'abord que le moment critique était venu. Marie-Louise éprouvait alors une crispation terrible ; tout portait à croire que l'enfant serait étouffé. Dubois, immobile et pâle, était là, inactif, en présence de la patiente.

— Eh bien ! docteur, lui dit Napoléon dans une angoisse inexprimable, qu'attendez-vous ? Pourquoi ne délivrez-vous pas l'impératrice ? N'est-il pas temps ?

— Sir, je ne puis rien faire qu'en présence de Corvisart. Ce dernier n'était pas encore arrivé.

— Eh ! qu'avez-vous besoin de lui ? reprit Napoléon avec une sorte d'emportement ; que peut vous apprendre Corvisart ? Si c'est un témoin ou une justification que vous vous réservez, me voilà, moi !... et je vous ordonne d'accoucher l'impératrice.

A ces mots, qui n'admettaient ni réplique ni retard, le docteur obéit. Pendant ce temps, Napoléon, le visage bouleversé, cherchait à faire passer dans l'âme de sa femme une confiance qu'il n'avait pas lui-même.

— Allons, ma bonne Louise, lui dit-il tendrement, un peu de patience, cela ne sera pas long ; pense à moi, pense à ton fils ; car c'est un fils, j'en ai la certitude.

Marie-Louise poussait des gémissements qui faisaient tressaillir les personnes présentes ; mais lorsqu'elle vit Dubois s'emparer des instruments qui devaient hâter sa délivrance, elle s'écria :

— Mon Dieu, veut-on donc me sacrifier ?

Napoléon continuait de la tenir dans ses bras, aidé de madame de Montesquiou et de Corvisart, qui était arrivé sur ces entrefaites. Madame de Montesquiou sut habilement profiter d'un moment de répit pour rassurer l'impératrice, en lui disant qu'elle-même s'était trouvée dans la nécessité d'avoir recours au même moyen. L'empereur, qui devina l'intention de cette dame, la remercia d'un regard. Cependant Marie-Louise, persuadée qu'on en usait avec elle différemment qu'avec toute autre, ne cessait de répéter du ton le plus lamentable :

— Faut-il donc me tuer parce que je suis impératrice ? (Elle avoua depuis qu'elle avait été dominée par cette idée.) Au moins laissez-moi mourir tranquille.

Enfin elle fut délivrée, mais le danger avait été si grave que l'étiquette réglée par l'empereur fut mise de côté. Le nouveau-né, déposé à l'écart sur le tapis, parce qu'on ne s'occupait que de sa mère, y resta quelques instants sans qu'aucune des personnes présentes s'inquiât de lui, tant on était persuadé qu'il n'était pas né viable. Ce fut Corvisart qui le premier le releva, le secoua dans les bras et lui fit pousser le premier cri. Cependant Napoléon n'avait pu résister à tant d'émotion. Il s'était retiré. Dès qu'il sut que tout était fini, il vint embrasser Marie-Louise, et ce fils dont la naissance devait être pour lui la dernière faveur de la fortune.

Au moment où la nouvelle de l'heureuse délivrance de l'impératrice fut annoncée à la foule, on vit s'élever dans les airs une nacelle dans laquelle était madame Blanchard, la célèbre aéronaute, chargée de semer par milliers, dans les campagnes, un bulletin annonçant le grand événement ; en même temps que des courriers étaient expédiés à toutes les cours de l'Europe. Les grands corps de l'Etat et des députations de tous les régiments de l'armée vinrent successivement féliciter Napoléon et déposer aux pieds de l'enfant royal le tribut ordinaire de leurs hommages et de leur fidélité ; et, pendant quelques jours, ce ne fut dans la capitale que réjouissances et illuminations.

Au milieu de la joie tumultueuse de la cour et de la ville, personne, au palais, n'avait songé à instruire Josephine, retirée au château de Navarre, de ce qui venait d'avoir lieu. Elle ne l'apprit que par les journaux et par les manifestations de la joie publique, qu'elle partagea sincèrement. Cependant, blessée d'un tel oubli, dans un premier moment de dépit qu'il eût été plus digne d'elle d'étouffer, elle écrivit de sa main à Napoléon une lettre de *félicitations* que nous transcrivons textuellement, parce qu'elle n'a pas encore été imprimée, et que le cœur de la femme, de l'épouse et de l'impératrice, délaissée s'y dévoile tout entier.

— Sire, lui disait-elle, au milieu des nombreuses félicitations qui vous parviennent de tous les points de l'Europe, la faible voix d'une femme, bien à plaindre quoique heureuse, pourrait-elle arriver jusqu'à vous ? Votre Majesté daignera-t-elle écouter cette fois encore celle qui, si souvent, consola ses chagrins et adoucit les peines de son cœur ? N'étant plus votre épouse, dois-je vous féliciter d'être père ? Oui, sans doute, sire, car mon âme rend justice à la vôtre autant que vous connaissez la mienne, et quoique séparées, nous n'en sommes pas